

# LE COURRIER MUSICAL

---

SOMMAIRE : Portrait : MOZART, enfant (à l'âge de onze ans). — Portrait de MOZART par son beau-frère, l'acteur Lange. — MOZART : L'œuvre et le génie (CAMILLE BELLAIGUE). — MOZART : Silhouette (CAMILLE BELLAIGUE). — MOZART et le catalogue de ses œuvres (CHARLES MALHERBE). — A propos de la flûte enchantée (HENRY GAUTHIER-VILLARS). — Sur les 32 Sonates de Beethoven (*fin*) (PAUL LOCARD). — Les Premières : *Les Pêcheurs de la Saint-Jean*, *la Coupe Enchantée* à l'Opéra-Comique (V. DEBAY). — Les Grands Concerts, *Colonne*, *Lamoureux*, *Conservatoire* (JEAN D'U-DINE, INTÉRIM). — La Quinzaine Musicale : *Concerts Le Rey*, *Nationale*, *Schola Cantorum*, *Soirées d'Art*, *Quatuor Parent*, *Hautes études sociales*. — *Le mouvement musical en province et à l'étranger* : SALOMÉ, de Richard Strauss, à l'Opéra de Dresde (L. PONNELLE). — Correspondances de : ANGERS, MONTPELLIER, NANCY, NICE, ROUEN, TOULOUSE, VERRIERS. — Concerts annoncés. — Échos et Nouvelles. — Bibliographie, Nouveautés musicales.

---

*Par suite d'une erreur dans la pagination, les quarante pages de texte du numéro du 1<sup>er</sup> janvier ont été numérotées de 721 à 760, alors qu'elles auraient dû l'être de 1 à 40. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien rétablir eux-mêmes la pagination exacte.*

*Nous publierons, avec le numéro du 1<sup>er</sup> février, la table des matières de l'année 1905.*

---

Dans quelques jours (le 27 janvier) sera célébré le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de **Mozart** (Salsburg 1756). Nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs la primeur de pages encore inédites de M. **Camille Bellaigue**, d'articles originaux de MM. **Charles Malherbe** et **Henry Gauthier-Villars** sur l'immortel musicien.

---

## MOZART

---

### L'ŒUVRE ET LE GÉNIE <sup>(1)</sup>

---

Aussi bien que dans l'ordre de la forme, dans celui du sentiment ou de l'*élan*, l'œuvre de Mozart est un concert.

Le génie de Mozart est à la fois idéal et familier, supérieur et prochain, sans que jamais un choc, ou même un froissement, résulte de cette rencontre. Il arrive au sublime tantôt par la grandeur, tantôt — plus souvent même — par la grâce. Et je ne sais que les Grecs, et Raphaël après eux, qui sachent y

(1) Nous publions, avec l'agrément de M. Camille Bellaigue, ce fragment de l'ouvrage de l'éminent écrivain sur Mozart, qui paraîtra très prochainement chez l'éditeur Laurens. Nous adressons à M. Laurens nos remerciements d'avoir bien voulu autoriser cette publication.

atteindre par ce dernier chemin. Regardez le Parthénon ou l'École d'Athènes : écoutez, non pas un chant de Mozart, mais dix, mais vingt, que nous pourrions citer : le *Voi che sapete* et tel air de ténor de l'Enlèvement au Sérail, le trio de la fenêtre de *Don Juan*, ou le second motif de la « romance » du concerto en ré, pour le piano ; vous éprouverez que le charme vous touche aussi profondément que la force, que certains sourires attendrissent jusqu'aux larmes et qu'il y a pour la beauté plus d'une manière d'être infinie et divine.

*Plenum gratiæ et veritatis*. L'alliance de ces deux mots sied à Mozart et le définit tout entier. Les vérités les plus hautes ou les plus profondes, il les exprime avec grâce. Il a le secret de tout dire, même le terrible, sans enfler la voix, et peu de moyens lui suffisent. Que la lettre, en la matière, est donc peu de chose en son œuvre, auprès de l'esprit ! Il ne faut, pour jouer *Don Juan*, qu'un orchestre de vingt-cinq musiciens. Celui de notre Opéra ne fait que grossir et dénaturer le chef-d'œuvre. Que dirons-nous du ballet, de cette postiche et de cette bosse, qui, pour être aussi brillante que celle des polichinelles que le ballet met en branle, n'en demeure pas moins une bosse, autrement dit une difformité. Cet intermède a tous les inconvénients et toutes les impertinences. Il désorganise et déséquilibre le finale ; il en fausse les proportions et le sens. Afin d'assortir, ou d'égaliser la musique à la chorégraphie et à la mise en scène, on a fait du *Viva la liberté!* de ce salut cordial et familial, je ne sais quel mélodramatique et formidable appel à la liberté. « Que de bruit, disait l'autre, pour une omelette au lard ! » On pourrait presque le redire, puisqu'il s'agit ici de faire plus : d'un repas sur l'herbe offert par un seigneur à une noce de paysans.

Mozart est la nature même. On pourrait dire de lui, continuant de le chercher et de le trouver dans un texte sacré, « qu'il a habité parmi nous ». Si grand qu'il soit, il reste ce que nous sommes à quelques personnages qui nous dépassent (*Sarastro*, la *Reine de la Nuit*, en maint endroit *Don Juan*). Combien, et beaucoup plus nombreux, n'en a-t-il pas mêlés de plus modestes, plus humains, qui nous ressemblent, qui vivent de notre vie moyenne et meurt de notre commune mort ! Qui décidera, par exemple, si la fin du commandeur est plus admirable de noblesse et de pathétique, ou de simplicité. Pour honorer un vieillard, un inconnu, qui ne fait que paraître et mourir, il n'y avait point à déployer les magnificences funèbres qui font du convoi de Siegfried, héros de toute une épopée, un deuil presque divin. L'épée de *Don Juan* et l'épée de Hagen ont assurément tranché d'inégales destinées. Mozart ne consacre qu'un trio de quelques lignes, un épilogue instrumental de quelques mesures à la médiocrité, j'allais dire à la banalité d'une mort obscure. Mais ce peu de mesures, ce peu de notes, qui perlent goutte à goutte, comme du sang ou comme des pleurs, sont d'une telle beauté, si large et si profonde, que ce n'est pas une mort, mais la mort même, dont elles expriment l'horreur.

Quoi de plus simple encore, et d'obtenu à moins de frais, que la couleur fantastique ! *Viendras-tu souper?* — *Oui*. De quels éclats d'orchestre, de quelles harmonies extravagantes un musicien moderne aurait-il souligné l'acceptation d'outre-tombe ! Mozart la glisse en passant dans la trame souple et courante du duo, et, pour l'en distinguer, l'en détacher cependant, froide et sentant le sépulcre, il suffit d'une note de cor dont nous parlions tout à l'heure et d'une modulation que nos écoliers peut-être mépriseraient. Il en est de l'œuvre entière de Mozart comme du duo du *Cimetière*. La plus haute beauté n'y a jamais rien d'ambitieux, encore moins d'affecté ; rien qui nous étonne et nous effarouche, rien qui nous tienne à distance et nous défende d'approcher. Sur les

choses graves, et mêmes saintes, Mozart a porté des mains aussi pures, mais aussi libres, que celles d'un enfant. Non seulement dans un opéra, mais dans un rôle, dans un air, partout il a, comme en se jouant, mêlé le pathétique avec le comique parfois, toujours avec le naturel. C'est le secret des grands idéalistes, celui du musicien de *Don Juan* aussi bien que du peintre de l'*Héliodore* et de la *Messe de Bolsène*, de réserver ainsi jusque dans les pages grandioses, un asile et comme un coin familial à la vie intime, à la plus modeste, à la plus humble réalité.

Mozart contente pleinement l'esprit et la raison. Les plus savants parmi les savants n'en savent pas plus que lui, car il sait tout. Son talent est égal à son génie. Bizet disait volontiers, en parlant de la musique : « Il faut toujours que cela soit fait ». Rien n'est mieux « fait » que la musique de Mozart, que l'*Ave verum* ou le *Trio des Masques*, le quintette avec piano en *sol* mineur ou la *Flûte enchantée*. Enfin, il suffit de comparer au premier finale des *Noces de Figaro* le finale du *Barbier de Séville*, pour décider aussitôt, de Mozart et de Rossini, lequel est le grand compositeur, l'architecte des sons.

La beauté pour ainsi dire intellectuelle de la musique de Mozart occupe donc et remplit tout notre entendement. Elle ne l'excède et ne l'accable jamais. On dirait que Mozart a le souci constant de nous tenir, ainsi qu'il se tient lui-même, au-dessus de son œuvre, et comme il ne nous donne pas trop, de ne pas trop nous demander. « Vous le nommez grand », s'écriait un jour Grillparzer. « Il l'est, en effet, parce qu'il s'est limité. Ce qu'il a fait et ce qu'il s'est interdit pèsent du même poids dans la balance de sa renommée. Parcequ'il n'a jamais voulu plus que ne doivent vouloir les hommes, l'ordre : « Il le faut ! » sort de tout ce qu'il a créé. Il a préféré paraître plus petit qu'il n'était, plutôt que de s'enfler jusqu'au monstrueux. Le royaume de l'art est un second monde, mais existant et réel et soumis à la mesure. »

Mozart y a soumis la sensation non moins que la pensée. Un des miracles et non le moindre, de son génie, est de tempérer l'une par l'autre et de les porter ensemble jusqu'à la perfection. Dans l'immense domaine des sons, il n'y a peut-être rien de plus délicieux à l'oreille qu'une phrase de Mozart. Grillparzer encore l'a dit, et fort bien : « Il t'attachait fermement à des éternelles énigmes, ô toi, l'œil de l'âme, oreille qui sens tout. Ce qui n'entraînait point par cette porte lui paraissait un caprice de l'homme et non la parole divine, et demeurait banni de son cercle de lumière. »

Autant qu'à notre esprit, Mozart plaît donc à nos sens. Loin de les offenser jamais, de leur demander le moindre sacrifice, il les charme et les ravit toujours. Le comprendre est une joie et c'est une volupté de l'entendre. Une mélodie, ou seulement le début d'une mélodie, comme les premières mesurent du trio de la fenêtre dans *Don Juan*, celles du premier morceau de la symphonie en *sol* mineur, comptent parmi les plus purs chefs-d'œuvre de la plus sensuelle beauté. Oui, de la plus sensuelle, et pourtant les plus purs. Jamais l'*Amari aliquid* du poète latin ne surgit du fond du plaisir qu'ils nous causent. « La musique la plus physique que je connaisse », disait Stendal de certaine musique de Rossini. On le dirait peut-être mieux encore de la musique de Mozart, mais à la condition d'ajouter aussitôt qu'elle est également la plus morale, qu'en sa forme, en sa figure, j'écrirais volontiers, en son corps divin, habite une âme divine, enfin, qu'une phrase de Mozart est peut-être la ligne idéale où se rencontrent et s'accordent le mieux l'ordre de la matière et celui de l'esprit.

Camille BELLAIGUE.